

J'ai trente-trois ans, comme le Christ. Mais je suis gros. En fait, je suis un gros-christ. Je ne suis pas bouboule, non... je dirais néanmoins que je suis bien enveloppé, mais musclé. Je ne suis pas tellement grand non plus... et je suis poilu... Je ne suis pas marié... Le Christ non plus n'était pas marié... Mais lui, il était maigre... et gentil... Moi, je suis gros et déplaisant : je suis un gros-christ.

Est-ce triste d'être un gros-christ? Oh que non! Je file le parfait bonheur! Je déborde de joie de vivre, je rayonne de gaieté et jamais je ne pleure! Oui, je suis suprêmement heureux! J'aime la vie, mais surtout la mienne! Je suis, selon les dires de tous, désagréable, arrogant, impoli, malpropre, paresseux, lâche, vil, etc. et pourtant, loin de ternir mon inestimable bonheur, cette opinion qu'ont les autres de moi me ravit et me comble. Je ne saurais espérer plus grande béatitude! Oui, je vis une idylle! Je me lève le matin en rigolant. Je ne me

contente point de sourire bêtement, dès la pointe du jour, j'écarquille les yeux en m'esclaffant! De quoi est-ce que je ris, me demandez-vous? De tout! Mais surtout de savoir que, sans raison, comme ça, je me réveille encore une fois et que l'univers poursuit sa marche sans que les hommes aient tout bousillé pendant la nuit. Misanthrope? Je ne crois pas, non, car j'aime les humains... De toute manière, je ne prétends aucunement être aussi comique que le personnage de Molière. En quoi suis-je différent de lui? Eh bien, moi, je ris et je ne fais pas rire. En toute franchise, je fais souvent enrager les gens; parfois, même, je les fais pleurer, car je me diverts à leurs dépens. J'aime être odieux et grossier. Je suis « un naturel ». J'ai un talent extraordinaire pour horripiler les gens! Je vous l'ai dit, je suis un gros-christ. Quand ai-je reçu ce qualificatif? Il y a longtemps, lorsque j'étais à l'école secondaire... Pourquoi? Parce que... Parce que j'étais comme je suis. En fait, ce n'est pas vrai : à l'époque, je me souviens, je voulais plaire, je voulais être aimé, être gentil, avoir des amis. Mais voilà, j'étais gros! Gros comme l'est un gros, et beaucoup plus gras que je le suis maintenant : j'avais un beau double menton qui n'avait d'égal que le flasque de mon ventre. D'accord, j'étais moins

poilu, mais mes cheveux, eux, aussi gras que je pouvais l'être, crépus et noirs, résistaient à chaque assaut de peigne et demeuraient enchevêtrés comme les fils d'une pelote de laine d'acier. Je l'avoue, j'étais laid. Je le suis toujours mais, maintenant, loin de m'en désoler, je tire une sorte de fierté de ce visage repoussant dont la nature m'a pourvu! Tout le monde est beau aujourd'hui! Partout où l'on regarde, on ne voit se pavaner que la beauté. Moi, je suis laid et je déteste la beauté! Pourquoi? Pourquoi devrais-je aimer la beauté? Pour faire comme tout le monde? Je préfère la laideur. Hum... Ce n'est pas l'exacte vérité, la vérité qui est la vraie de vraie, c'est que je ne déteste pas la beauté, en réalité, j'aime détester la beauté, ce n'est pas la même chose.

Que je revienne à mon histoire, dites-vous? D'accord.

Je me souviens très exactement du jour « J » où je suis devenu un gros-christ... C'était au printemps de l'année 1982... L'An de Grâce 1982! Je m'en souviens, car c'est l'année où mon père s'est coupé les cinq doigts de la main gauche dans son beau banc de scie tout neuf. Mon père travaillait à son compte, dans

son atelier juxtaposé à la maison. Il était fier de ses outils, mais surtout de son talent de menuisier et d'ébéniste. Il faisait de très beaux meubles... Maintenant, il est à la retraite, c'est-à-dire qu'il ne fait plus rien des cinq doigts qui lui restent. Il dort une bonne partie de la journée et, quand il est éveillé, il regarde la télévision en maugréant. Il empoche son chèque de la compagnie d'assurance ainsi que son chèque de l'aide sociale puis c'est tout. Il ne boit même pas pour noyer sa peine... En passant, mon père n'est pas gros, lui. À vrai dire ou à dire vrai, il est de taille plutôt réduite. D'ailleurs, sa corpulence d'insecte bipède à crâne d'homo sapiens a toujours fait rire nos voisins, surtout lorsque ceux-ci voyaient ma mère et lui se promener, le soir, dans les rues de notre charmante petite ville de banlieue, car ma mère, elle, est énorme : « C'est une mégaboule! » disaient les jeunes du quartier où nous habitions... et où nous habitons toujours. Elle devait bien peser trois cents livres à l'époque... Maintenant, demandez-vous? Eh bien, à l'œil, comme ça, je vous dirais qu'elle approche les cinq cents livres. Vous l'aurez sans doute deviné, je tiens de ma mère l'excédent de poids que je traîne. Cependant, j'ai la personnalité de mon père... Vous êtes géniaux! Vous avez raison : mon père est un

petit-christ! Un parfait petit-christ! Il est détesté de tous ceux qui le côtoient mais, heureusement, ils ne sont pas nombreux... Il est méprisable. Il se lamente constamment, trouve des problèmes partout et n'est jamais content. Il est à l'opposé de ma mère qui, elle, est toujours de bonne humeur. Je dirais même que ma mère est la bonne humeur incarnée! Elle ne bouge plus beaucoup, mais elle rit sans arrêt. Les gens, et mon père le pense aussi, présument qu'elle est folle. Moi, je n'en crois rien. Elle est heureuse, c'est tout. Elle aime sa vie. Elle ne fait rien, mais elle n'est pas exigeante; elle se contente de peu. Pourvu qu'elle mange bien, elle rigole. Parfois, le soir, lorsque je suis fatigué et que j'ai besoin qu'on me remonte le moral, je lui apporte du chocolat : ça la fait rire pendant les deux prochaines heures et, moi, ça me rend joyeux. Ma mère est la seule avec qui je ne suis pas déplaisant. Pour elle, je ne suis jamais le gros-christ que tout le monde connaît.

Vraiment? Vous m'épatez! Vous avez encore une fois tout compris! Je suis le fruit étrange du mélange de ces deux personnalités radicalement opposées, celle de mon père et celle de ma mère. C'est tout à fait vrai! Je suis à l'opposé de moi-même! Je suis ce que je ne

suis pas tout en étant ce que je suis! Je suis un défi vivant pour la philosophie de Sartre! Vous n'avez pas lu *L'Être et le néant* de Sartre? Vous me décevez... Moi qui croyais que... Non, rien... Je reviens à mon histoire. Où en étais-je? Ah oui! Je suis devenu un gros-christ l'année où mon père s'est raccourci la main de cinq doigts... Je n'ai pas été témoin de l'accident, mais j'ai vu mon père sortir de l'atelier en titubant la chemise couverte de sang et en criant à l'aide. Il était pathétique... N'empêche que ça m'a fait quelque chose de le voir ainsi se tordre de douleur. J'ai couru vers lui et je lui ai fait un garrot avec mon t-shirt, un truc que j'avais appris dans les cadets de l'armée canadienne. Les cadets! Je vous en reparlerai! L'hémorragie contenue, je l'ai obligé à s'asseoir et à maintenir sa main au-dessus de sa tête pendant que j'allais téléphoner pour demander une ambulance. Quand je suis revenu auprès de lui, il avait perdu connaissance... J'ai pris sa main et je l'ai soulevée, afin qu'il ne perde pas trop de sang. Les ambulanciers sont arrivés quelques minutes après mon coup de téléphone et ils ont emporté mon père. Ma mère, à ce moment, dormait dans sa chambre, le climatiseur à vitesse maximale et Minoune, notre chatte, ronronnait à ses côtés. Je n'ai pas jugé nécessaire de la réveiller : elle semble si

bien quand elle dort... À son réveil, lorsque je lui ai appris la nouvelle de l'accident, elle est devenue sérieuse : ça m'a inquiété... Puis, en revoyant mon père quelques heures plus tard, elle a retrouvé son sourire. Je me suis senti soulagé. Elle a dit qu'elle était contente qu'il ne se soit pas fait plus mal que ça et elle a caressé Minoune, qui vit encore aujourd'hui. Minoune aussi est obèse et ne bouge plus beaucoup. Je crois qu'elle pèse vingt-cinq livres. Son ventre semble avoir absorbé ses pattes qui, lorsqu'elle est couchée, disparaissent complètement sous elle. Mil neuf cent quatre-vingt-deux...

Mil neuf cent quatre-vingt-deux a été une année éprouvante... Comment suis-je devenu un gros-christ? Qu'en est-il du fameux jour « J »? Vous insistez beaucoup, je trouve. Laissez-moi vous raconter d'abord mon expérience dans les cadets royaux de l'armée canadienne. J'ai joint le Corps de cadets 1322 de notre ville à l'âge de treize ans. J'avais vu quelques films de guerre et je voulais devenir un dur de dur, un vrai de vrai! Je voulais apprendre à survivre en forêt, à sauter en parachute et à faire la guerre. J'étais prêt à tout! Je me serais même fait tatouer une tête de mort sur l'épaule si j'avais cru que cela ait pu me rendre l'aspect encore plus dur. Mais voilà, j'étais mou... J'étais mou

de partout... Physiquement, j'incarnais aux yeux de tous mes camarades la flaccidité et, comble de malheur, je me mettais immédiatement à pleurnicher lorsqu'on me criait après. Je me souviens très bien de l'adjudant Meilleur, un grand insignifiant de quinze ans qui avait une grosse tête de melon d'eau et qui prenait un plaisir fou à ridiculiser les plus faibles d'entre nous. Il criait sans arrêt. Jusqu'à ce jour, je ne l'ai jamais entendu parler d'une voix normale. Comme politicien, il ne fait encore que gueuler. Jamais je ne voterai pour lui! Il se bat pour l'indépendance de notre ville natale... Vous voyez le genre? Eh oui, un petit dictateur de poche, un Hitler de salon, un Staline de fête foraine. Je le rencontre parfois dans la rue et je lui dis d'aller chier. Il n'aime pas vraiment ça, mais il ne peut plus se venger comme autrefois. C'est moi maintenant qui suis le plus fort. Il sait que je ne pleurniche plus et que rien ne peut réellement m'atteindre. Il a essayé une fois, il y a trois ans, de salir ma réputation. Ah! qu'est-ce que j'ai rigolé quand il s'est aperçu que, non seulement ça ne me faisait rien, pas un pli de plus sur ma belle grosse bedaine charnue, mais que j'en riais et que c'est sa propre réputation qui en souffrait! Voyez-vous, c'est que les gens, ici, me prennent parfois en pitié. Ils croient que je suis

malheureux parce que je n'ai pas d'amis et que je fais tout pour être haï... Ils sont comiques... Je les aime bien au fond. Je les aime comme un enfant aime ses jouets : ils m'amuse et je joue avec eux. L'adjudant Meilleur est un de mes jouets. Quand je lui dis d'aller chier et que je le vois rougir devant ses collègues et ses concitoyens, je ne peux m'empêcher de sourire. D'habitude, il ne répond rien. Cependant, lorsqu'il fait mine de ne pas m'avoir entendu, je m'approche de lui, je lui dis un beau gros bonjour rempli de gaieté et ensuite, lorsque ses yeux ont croisé les miens, le sourire aux lèvres, je lui dis tout gentiment : « Va chier, tête de lard. » Je n'élève même pas la voix. Il croit que je le déteste, mais ce n'est pas vrai. Je l'ai détesté, dans le temps, quand j'étais ce jeune grassouillet mou sans aucune autre défense que sa belle grosse maman impotente, mais aujourd'hui, il m'est tout à fait indifférent. Pour être franc, il ne m'est pas totalement indifférent puisque j'éprouve tout de même plus de plaisir à l'envoyer paître, lui, plutôt qu'un autre.

Je m'égare? Peut-être... Ça vous embête? Pas moi. Vous avez de la difficulté à suivre le cours de mon récit? Ah bon... Ça m'est bien égal, vous savez. De toute manière, ce n'est

pas un récit. Et puis, vous n'êtes pas très chers à mon cœur. D'ailleurs, je vous connais à peine. Pour tout dire, je ne vous connais pas du tout! Qui êtes-vous? Pourquoi me questionnez-vous de la sorte? C'est moi qui vous ai adressé la parole le premier? Peut-être... Ça ne change rien, si vous ne voulez pas m'écouter, tant pis ou tant mieux, c'est à vous de décider. Je poursuis. Quand j'étais petit, donc, j'étais gros... C'est drôle, n'est-ce pas? Mais je n'étais pas encore un gros-christ, j'étais plutôt un gros gras, un gros plein de soupe, une belle grosse boule de suif! J'étais triste, je l'avoue...

Ah! laissez-moi vous raconter l'histoire de mon premier amour.

Près de chez moi vivaient les Tremblay, une gentille petite famille de bourgeois aisés. Le père, un notaire, portait le veston et la cravate comme une deuxième peau. Il était fort élégant et les gens du quartier lui vouaient un culte étrange, surtout les femmes... J'étais jeune, mais pas idiot, je voyais bien les sourires que lui échangeaient nos voisines, des sourires alanguis qui s'effaçaient aussitôt qu'apparaissait madame Parisien, la seule femme mariée de notre rue à avoir gardé son nom de jeune fille. Ma mère, quant à elle, se contentait, de

son balcon, de dire bonjour à ce distingué monsieur Tremblay lorsqu'il promenait son petit caniche... Je vous reparlerai un peu plus tard de ce caniche et de ce qui lui est arrivé. Toujours est-il que monsieur Tremblay et madame Parisien avaient une fille, une seule, qui leur était arrivée, disaient-ils, comme un beau cadeau le jour de Noël 1967. Un beau cadeau, tu parles! Elle était arrivée comme un poil de pubis sur la soupe! Et vlan, un bébé pour monsieur Tremblay! Je dis bien pour monsieur Tremblay, car, m'a-t-on révélé, madame Parisien n'était pas particulièrement chaude à l'idée de voir sa taille de guêpe prendre les proportions de celle de ma mère... Alors, il n'est pas tout à fait établi qu'elle ait effectivement été enceinte... Une adoption? Je crois plutôt à une intervention divine, une opération du Saint-Esprit sur l'une des collègues de travail de monsieur Tremblay... Enfin, n'empêche que Julie, car c'est Julie que se nommait le beau bébé qu'ils dorlotèrent jusqu'à maturation, si elle ne fut pas un petit joyau pour ses parents, elle le fut pour moi. À quinze ans, donc, je fis le projet farfelu de la séduire... J'écoutais trop de téléromans, que voulez-vous. Bien entendu, ce qui me nuisait plus que mon bedon renflé et mon visage grossier, c'est que j'étais crispé comme une

huître! Ça ne se dit pas, crispé comme une huître? Et puis après? J'étais donc crispé du trou comme un constipé! Vous aimez mieux cette comparaison? Et si j'y allais de ces métaphores : moi, vers solitaire, boursoufflure introvertie, petit saucisson ciselé, ramassis d'angoisse suintant, moi, ce gros laideron avachi, pleureur et peureux, ce souffreteux des émotions, ce pestilentiel apprenti amoureux, ce malheureux, etc... je peux continuer, si ça vous amuse... Enfin, moi, crispé comme une huître, je fis le sot projet de devenir Don Juan! Comment cela s'est-il terminé, me demandez-vous? Eh bien, je ne lui ai jamais parlé... Je la suivais du regard partout où elle allait, à l'école, au supermarché, à la bibliothèque, je l'épiais même le soir, par sa fenêtre lorsqu'elle étudiait, espérant qu'elle se déshabillât et qu'elle me hélât ou qu'elle me fît signe de monter pour la rejoindre, comme Roméo, sur le balcon sacré de son amour secret et indigne pour Juliette. Hélas, jamais elle ne me rendit les beaux sourires niais que je lui offrais de tout mon cœur, de toute ma pompe à pousser le sang dans mes veines. Un jour, mû par je ne sais trop quel instinct, Freud aurait dit par ma libido, je décidai de braver la tempête qui tempêtait en moi et qui menaçait de me faire chavirer complètement comme la neige

qui neigeait dans la tête de Nelligan. Il était minuit, je crois... Je me promenais dans la rue quand j'aperçus la lumière s'allumer dans la chambre de Julie... D'accord, mon errance dans les rues de la ville n'était pas tout à fait innocente... Cette lumière, tel un phare sur la mer, ou plutôt tel un collant à mouches dans une étable, m'attira comme un aimant. J'écarquillai les yeux tout grands et retins ma respiration : Julie m'appellerait-elle, me dévoilerait-elle son amour pour moi? La verrais-je nue? À ces pensées, je me sentis défaillir... Eh oui, j'étais encore, à l'époque, mou de partout, sauf peut-être à ce moment-là de... Enfin, j'étais un sentimental dégoulinant de passion, un pathétique de première classe, un mou du cœur et de la volonté... Je m'approchai de la fenêtre et j'observai, pendant quinze minutes, les ombres miroiter dans les rideaux. Je vis des bras se lever, toujours à travers les rideaux, des bras gracieux se défaire d'un léger soutien-gorge qui tomba aux pieds de l'ombre... Je dis que je vis tout ça, mais je crois plutôt que je l'imaginai, car c'est ce que j'aurais souhaité voir... Puis la lumière s'éteignit et je m'écroulai sur le sol comme une lourde charge que l'on échappe. Je compris alors que je ne pigeais rien à l'amour et que le théâtre et la télévision ne me permettraient jamais de percer les

mystères du sexe féminin. C'est tout. C'est tout, me demandez-vous? Eh oui, c'est tout!

Vous êtes déçus? D'accord, je vais vous raconter exactement ce qui se passa. Je ne sais pas ou j'allai pêcher ce courage immense dont je ne soupçonnais même pas l'existence potentielle en moi, mais j'allai, un jour après l'école, sonner à la porte de chez monsieur le notaire Tremblay. Je sonnai et l'on m'ouvrit. En fait, madame Parisien m'ouvrit. Elle me sourit tendrement et me demanda ce que je désirais. Je lui dis, dans un premier temps que, non, je ne vendais pas de chocolat. Ensuite, la méprise rectifiée, je lui dis que je souhaitais m'entretenir en privé avec monsieur Tremblay à propos de quelque chose qui revêtait à mes yeux une importance capitale et qui aurait un impact considérable sur ma vie de même que sur la leur. Elle me fit entrer et me montra le chemin du bureau de ce cher monsieur Tremblay, notaire de profession, ne l'oublions pas, un personnage digne, donc. Je reconnus dans cette pièce les meubles que mon père lui avait fabriqués et j'éprouvai une sorte de fierté à l'idée de retrouver chez cet homme illustre des choses de chez nous. Le bureau, surtout, était un petit chef-d'œuvre dont mon père se vantait encore. Un beau meuble en chêne

sculpté, travaillé, etc... Je n'entendais rien aux explications de mon père quant à son art, mais, du moins, je savais apprécier la beauté des objets qu'il créait. Monsieur Tremblay fut très aimable avec moi, jusqu'à ce que, le plus sérieusement du monde, je lui demande la main de sa fille... Là, ce fut plus fort que lui, il éclata de rire, un rire sonore, épouvantable, horrible! Écarlate, il finit par se calmer et me répondit que nous étions trop jeunes pour nous marier... Je lui affirmai alors que je n'étais pas pressé et que ça pouvait attendre quelques années, le temps que j'accumule biens et réputation et que je devienne, en quelque sorte, un bon parti. Je lui spécifiai que je voulais tout simplement qu'il me réserve Julie, afin que personne ne puisse me la ravir. Je dois l'avouer, c'était comique... Je lui demandai même si l'honneur de Julie n'avait pas été... souillé... Il ne comprit pas tout de suite ce que je cherchais à lui dire; alors j'ajoutai, le plus simplement du monde : « Julie est-elle toujours vierge? » La discussion prit fin à ce moment précis et je me vis reconduire à la porte de manière très polie, mais je sentais qu'on me regardait avec pitié, comme si j'étais quelque chose de bizarre, d'incongru, de malséant... Je retournai auprès de ma jolie maman en pleurant. Je lui racontai mes déboires et elle

me consola. Ensuite, elle me renvoya à mon téléviseur, dans ma chambre, et elle m'offrit un gros sac de chips au vinaigre, mes préférés, et une bouteille de 750 ml de Coke.

Cette histoire vous touche, n'est-ce pas? Il ne faut pas, car je l'ai inventée de toutes pièces! Avez-vous sincèrement avalé tout ce baratin? Vous m'étonnez! C'est à croire que vous gobez tout ce qu'on vous dit! Comiques, vous êtes comiques...

N'empêche qu'il y eut bel et bien une Julie que j'aimai tendrement sans que jamais j'osasse lui adresser la parole...

Triste...

Tristesse...

Le spleen qui spin!

Snif! Snif! J'ai les yeux dans l'eau... Vous êtes de fameux rigolos...

Je vous parlais du chien que possédaient les Tremblay... N'ayez crainte, cette fois-ci, je ne vous bourrerai pas de mensonges. Oui, les Tremblay ont bel et bien existé... et ils avaient

une fille nommée Gertrude... Mais non! Elle s'appelait Julie, je voulais simplement voir si vous aviez de la mémoire! Oui, cette partie de l'histoire est vraie, c'est-à-dire que monsieur le super-notaire Tremblay et sa femme et sa fille ont eu l'heureux bonheur d'être nos voisins. Toujours est-il que leur chien, un petit caniche du nom de Napoléon, était horrible à voir, un petit rat à la face étirée et aux moustaches sèches comme des brindilles. Il était d'une laideur grand-guignolesque! Il jappait et hurlait constamment comme si sa vie en dépendait. Ses yeux brun merde, sur lesquels descendait un brouillard suspect lorsqu'il avait peur, louchaient et semblaient être en croisade l'un contre l'autre. Le plus comique dans toute cette histoire, c'est que ce troublant animal, fruit d'un dérapage flagrant de la nature, remporta d'innombrables prix dans des concours de toutes sortes : premier prix du plus joli chien, du chien le mieux dressé, de celui qui mange le mieux, de celui qui fait le plus beau caca, de celui qui est le mieux peigné, coiffé, habillé, etc... Bref, une légende canine vivante... du moins vivante à cette époque... mais morte à la nôtre... Rassurez-vous, je ne l'ai pas bousillé... Enfin... Il faut se remettre dans le contexte. Je venais de subir l'affront terrible d'être rejeté par la famille de ma

dulcinée et j'étais triste... d'une tristesse insondable même avec un radar... Excusez cette poésie douteuse, je me reprendrai plus tard... Oui, j'étais malheureux dans mon âme de gros bébé gâté aux chips et à la boisson gazeuse. Je pleurais presque tout le temps et je n'avais même plus le goût de jouer avec mes figurines de *La Guerre des Étoiles*. J'étais sur le rebord du bord du précipice de la déchéance amoureuse. Que pouvais-je faire? Comment, plongé dans un tel tourment, retrouver ma joie de vivre? Démoralisé, les larmes prêtes à exploser dans les yeux, j'observais les autres enfants jouer à la canisse dans la rue. Vous ne savez pas ce qu'est le jeu de la canisse? C'est un jeu maudit des dieux, une plaie d'Égypte, un sort terrible que l'on jette aux enfants gros pour les faire regretter d'être venus au monde! Il s'agit, dans un premier temps, de placer une canisse au milieu de la rue, c'est-à-dire une bouteille d'eau de Javel en plastique que l'on a préalablement remplie au cinquième de sa capacité de petits cailloux afin de la rendre plus pesante, ce qui en facilite le botté et lui permet de parcourir un plus long trajet dans les airs. Ensuite, on tire au sort celui qui comptera, c'est-à-dire celui qui aura pour tâche de chercher les autres enfants qui se cacheront aux alentours. Lorsque le compteur aperçoit

quelqu'un derrière une maison ou un arbre, il doit courir le plus rapidement possible jusqu'à la canisse afin de la toucher avant que l'enfant découvert ait le temps de lui balancer un coup de pied, coup de pied fatal qui a pour effet de libérer tous ceux qui, avant lui, se sont fait prendre. Lorsque tous les joueurs ont été capturés, la partie est terminée et celui qui a été fait prisonnier le premier devient le malheureux compteur-chercheur. Vous voyez le cauchemar pour un gros! Trop lent, il n'a pas le temps de débusquer une bonne cachette puis, lorsqu'il est inévitablement découvert, ses lourdes jambes le trahissent et il arrive à la canisse avec sept ou huit longueurs de retard sur le compteur, qui l'emprisonne. Il devient alors le compteur-chercheur et jamais de toute sa vie il ne réussit à mettre un terme à la partie puisqu'il y a toujours un enfant plus rapide que lui pour botter la foutue canisse et ainsi libérer tous les prisonniers. Exaspéré, morfondu, il se met à pleurer puis on le tourne en ridicule. La tête basse, les joues pendantes et le nez dégoulinant de morve, il rentre chez lui retrouver ses jouets...

Où voulais-je en venir? Ah oui! Lors de l'une de ces mornes journées de solitude et de mélancolie, de ma fenêtre, je regardais les

enfants jouer à la canisse : ils semblaient heureux, même si leur gros de service n'était pas là pour s'acquitter de la tâche ingrate de compteur-chercheur. Un autre que moi allait partir en pleurant aujourd'hui, pensais-je, morose. Mais soudain, mon cœur fit un drôle de bond et vint se heurter contre ma lchette : des profondeurs de mon estomac bouillonnant, un gargouillis inquiétant se fit entendre, un borborygme sinistre annonçait pour la seconde suivante le déferlement fétide d'une chaude lave épaisse de Coke et de chips à moitié digérés... J'avais un petit peu trop mangé... mon malheur était sans doute plus grand que je le croyais... Au moment où j'allais attraper la corbeille à papier et la mettre sous ma bouche, j'aperçus Julie qui trimballait son petit Napoléon ébouriffé comme un trophée et je dégoillai sur mon bureau. Je n'étais pas fier... Une odeur âcre m'emplit les narines et je restituai une seconde fois ma collation... ou, devrais-je dire, ma consolation... Décidément, j'étais mal en point... Je m'essuyai la bouche du revers de la manche et, tout puant, je me précipitai hors de la maison afin d'aller rejoindre mes faux camarades. « Tiens, vl'à Bouboule qui arrive », annonça Pierre-Didier Jodoin-Savard en pouffant de rire. Je baissai les yeux et demandai si je pouvais me joindre à

eux. On se moqua de moi comme il se devait puis, trop heureux d'avoir à sa disposition un zigoto qui acceptait d'être le compteur, on proclama haut et fort et avec grand enthousiasme le début d'une nouvelle partie. Lorsqu'ils s'enfuirent tous se cacher, je fis ni une ni deux et profitai de l'occasion pour chiper Napoléon, qui bavait sur ses pattes de devant, attaché à un poteau de téléphone tout près de la prison des joueurs. Puisque Julie devait être terrée dans un endroit bien secret avec son charmant petit âne bâti de Pierre-Didier Jodoin-Savard, le fils de monsieur Savard, le directeur de notre école, je savais disposer de tout mon temps pour subtiliser Napoléon. Je devais être un fin stratège, car mon plan fonctionna à la perfection. Napoléon sous le bras, j'attrapai ma bicyclette et me mis à pédaler à toute vitesse en direction du petit bois chez Valois. Hors d'haleine, je posai le pied à terre à l'orée de ce merveilleux terrain de jeu naturel. Je regardai Napoléon droit dans les yeux, du moins essayai-je compte tenu qu'il louchait et que ses yeux affolés tourbillonnaient dans un liquide crémeux que je ne sais quelle glande sulfureuse sécrétait et déversait sur son museau pointu. Cet animal me dégoûtait! Comment Julie pouvait-elle aimer cette petite bestiole

rachitique et hirsute? Je l'attachai solidement à un arbre puis je pris le chemin de la quincaillerie. Là, j'achetai de la peinture de couleur verte et je revins aussi vite que je le pus auprès de Napoléon. Ce pauvre Napoléon, traumatisé, semblait aussi gelé que les soldats de l'autre Napoléon en Russie. Il était pétrifié. Je l'observai longuement. Il n'aboyait plus : on eût dit que quelque chose en lui s'était brisé, comme lorsque j'avais trop remonté le mécanisme de mon camion de pompier et qu'un ressort avait lâché à l'intérieur. Je lui caressai la tête doucement pour le réconforter un peu, mais je n'osai le prendre dans mes bras. Je m'essuyai la main puis j'empoignai fermement la canette de peinture en aérosol. Faisant bien attention pour ne pas lui vaporiser de la peinture dans les yeux, je le peignis tout vert, comme le martien qu'il était, comme l'insecte baveux et gluant qu'il était! Une bibitte plutôt drôle à voir, je vous le dis! En fait, ça lui donnait un certain charme; je dirais que ça le rendait plus plausible, plus réel, plus authentique : ça le peignait, c'est le cas de le dire, tel qu'il était au fond, c'est-à-dire telle une monumentale bévue de la nature. J'attendis qu'il sèche et je le ramenai assez près de chez lui pour qu'il retrouve son chemin seul. J'appris, quelques mois plus tard, qu'il était

mort d'une intoxication causée par la peinture, et cela malgré qu'on l'eût rasé. On m'accusa, évidemment, mais on ne me punit pas... Je ne saurais dire pourquoi... Peut-être avait-on, après tout, apprécié mon œuvre d'art? Peut-être avait-on compris que seule une œuvre d'art a le droit d'être laide tandis que la nature se doit indubitablement d'être belle? Enfin... Changeons de propos, si je le veux bien...

Je m'excuse, mais je voudrais vous parler de... Quoi? Je sais, on ne doit pas dire : « Je m'excuse », mais plutôt : « Excusez-moi » ou encore : « Je vous demande pardon ». Cependant, pour tout vous dire, je préfère prendre l'initiative de m'excuser moi-même. Il est bien évident que je n'attends point votre reconfortante miséricorde pour vivre en toute sérénité. Sachez que je ne considère pas être sur cette terre pour vous plaire. Je suis impoli? Ne vous ai-je pas dit que je suis un gros-christ et que, en tant que tel, je jouis de droits particuliers, de certains privilèges déniés au commun des mortels! N'oubliez pas que si je suis gros, je suis aussi christ et que, par conséquent, ce statut de demi-dieu me confère une certaine supériorité sur vous. D'ailleurs, j'aurais plusieurs choses à dire à votre sujet... Je me limiterai à ceci pour l'instant : vous êtes trop

susceptibles. Regardez-moi, suis-je susceptible? Manifestement pas! On se moque de moi, on me méprise, on m'insulte et je trouve cela drôle. Pourquoi? Mais parce que ce n'est pas sérieux! Ça ne veut rien dire! Ça pourrait tout aussi bien signifier autre chose! Toutes ces invectives que l'on profère à mon endroit, ce ne sont que des mots vides, du bruit tout au plus! Je vous donne un exemple : l'hiver passé, monsieur Laroche, notre voisin de droite, est venu m'engueuler un soir parce que j'ai attendu qu'il termine le déneigement de son allée pour effectuer le nôtre; j'ai donc, grâce à ma toute-puissante souffleuse à neige, soufflé la neige qui bloquait notre entrée par-dessus la petite haie de cèdres qui sépare nos deux terrains directement dans son allée. Je vois que vous souriez... Eh bien lui, il a préféré se prendre au sérieux et me jouer la comédie du gars fâché, du monsieur pas content qui pète les plombs! À première vue, on aurait juré qu'il se croyait vraiment, qu'il se sentait lésé dans je ne sais trop quel droit à la propriété déneigée qu'il prétendait posséder. Outré par mon manque de respect pour les autres, il me hurla alors mes quatre vérités, que j'ai évidemment oubliées, vous pensez bien. Il était furibond! Et hop là! Un petit bond par-ci, un petit bond par-là! Monsieur Laroche, rouge de colère, une

colère presque crédible, passa tout prêt de l'infarctus! Pourquoi? Pour rien, comme ça, parce qu'il s'imaginait avoir raison et que je ne pouvais qu'avoir tort. Inutile de vous raconter avec quelle ardeur il se remit à dégager son allée aussitôt après m'avoir injurié à satiété, une ardeur d'autant plus grande qu'il lui fallait poursuivre la comédie afin de se persuader qu'il était impossible d'agir autrement. Cette furie, donc, pour réaffirmer devant tout l'univers sa très grande importance, son importance que menaça mon attitude irrespectueuse. Un petit bonhomme chauve de cinq pieds et quatre pouces qui s'agite pour de la neige en trop sur son terrain... Il faut l'admettre, il y a de quoi rire pour quelqu'un qui, comme moi, regarde cela de moins haut. Comment peut-on prendre cela au sérieux, je vous le demande? Quel ne fut pas son désarroi de voir s'abattre sur la ville une tempête de neige dans l'heure qui suivit ce second déneigement enragé! Toute sa colère, son travail de forcené, enfouis sous une nouvelle bordée de belle neige fraîche! Et vlan dans les dents! La nature s'est moquée de lui pour lui rappeler qu'il ne servait à rien de trop croire en son importance galactique! Elle s'est alliée à moi pour ridiculiser ce cher petit homme prétentieux à la tête molle et par-

semée de poils aussi fous que lui. Je dois tout de même être indulgent, car moi aussi, avant d'être un gros-christ, je prenais tout très au sérieux, c'est la raison pour laquelle j'étais si malheureux : je n'avais pas encore compris – il faut dire aussi que j'étais jeune – qu'il valait mieux rire que pleurer et que l'on n'est pas obligé d'ajouter foi aux apparences. Par exemple, j'aurais pu être intimidé par les cris de ce bon monsieur Laroche si j'avais estimé qu'ils étaient vrais. Mais voilà, je ne les ai pas crus vrais, c'est-à-dire que je les ai pris pour ce qu'ils étaient, des cris, et cela a eu pour effet de permettre à ce merveilleux acteur, monsieur Laroche, d'atteindre un nouveau sommet dans son art. Il augmenta d'intensité et parvint presque à me convaincre du bien-fondé de sa colère absurde. Du coup, je lui décernai intérieurement le prix du meilleur acteur pour son rôle de l'homme fâché et je l'intronisai à mon panthéon personnel des plus grands acteurs et actrices du genre humain. Le lendemain, après la tempête, je recommençai le même manège : j'attendis que monsieur Laroche enfile son manteau d'hiver, ses bottes doublées, sa tuque et ses mitaines puis qu'il se remette au déneigement de son entrée pour lui souffler de nouveau tout le contenu de mon allée dans la sienne une fois son travail terminé.